

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
 1 fr. id pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LA jeune comtesse Augustine de \*\*\* montait dans sa voiture; elle heurta son élégant chapeau contre la portière, froissa ses larges manches, et une exclamation d'impatience s'échappa de sa bouche. « Convenez, lui dis-je en me plaçant près d'elle, que vos modes, quelque gracieuses que vous les trouviez, sont quelquefois bien gênantes. — Hélas oui!



répondit-elle ; mais il faut bien les suivre, ces modes : voulez-vous que je me mette comme il y a trois siècles ? — Vous n'y gagneriez rien , répliquai-je ; car on raconte qu'un ambassadeur, envoyé à la cour de Catherine de Médicis, surpris de la hauteur des *collets montés* que portaient les femmes, se permit de demander à Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, comment elle pouvait prendre ses repas ; au même instant, la princesse fit apporter une bouillie, et prenant une cuiller dont le manche était fort long, elle la porta à sa bouche avec beaucoup de précautions, afin de ne pas gâter son *collet*. L'ambassadeur, malgré cette obligeance de Marguerite, ne fut pas dissuadé de la gêne qu'elle devait éprouver. Vous voyez bien, ajoutai-je, que les femmes n'ont..... — Trêve à la critique, dit-elle en m'interrompant : les modes ont été quelquefois extravagantes, d'autres fois gracieuses, le plus souvent ridicules ; mais les femmes n'en ont rien perdu de leur pouvoir et de leurs charmes. La belle *Féronnière*, avec ses cheveux plats, régnait sur le cœur du galant François I<sup>er</sup>. La belle princesse de Conti, dont la beauté reçut de si nombreux hommages, même ceux du grand sultan, porta sa coiffure très-élevée. Ainsi, les modes les moins semblables ont produit les mêmes effets, et tailles courtes, tailles longues, vertugadins, *collets montés*, fichus menteurs, chapeaux grands et petits, manches étroites ou larges, seront tour-à-tour l'objet de vos hommages, puis après de votre critique. »

— Rendons grâce au génie d'invention qui vient de créer une nouvelle perfection dans l'intérêt des modes et de la grâce. Plus de dépit contre l'effet désagréable que produisaient les ballons bouffans placés sous nos larges manches, lorsque nous devons jeter un schall ou un manteau sur nos épaules : des bouffans dits *mécaniques* vont en tenir lieu ; à l'aide d'un ressort très-ingénieusement placé, on peut, par la seule pression du doigt, les lever, les baisser, leur donner autant de circonférence qu'en requiert le genre de manches que l'on porte. Leur plus grand avantage est même de s'aplatir entièrement, ce qui les rend d'une commodité extrême pour l'entrée des manches de toute espèce de robes ; car les *bouffans mécaniques* s'attachant au corset, servent également pour tous les costumes. Des cerceaux d'un acier très-



légèrement travaillé remplacent les baleines dont on faisait usage, et donnent beaucoup plus de solidité à la forme. La paire de *bouffants mécaniques*, destinée à être offerte à S. A. R. MADAME, est à la fois un objet d'art et de goût; les branches d'acier qui les forment ont le poli de nos plus jolis bijoux, et sont recouvertes en moire blanche. Enfin, nous ajouterons, pour dernier éloge à cette précieuse invention, qu'à peine à son apparition, on en reçoit déjà des commandes considérables. L'inventeur en a placé un dépôt chez M. Thibaut, faubourg Saint-Denis, n° 19.

— Les premières robes de bal paraissent devoir être assez simples dans leurs garnitures : beaucoup de biais; de larges ourlets au-dessus desquels sont peints, brodés ou fixés quelques jolis accessoires.

— Le crêpe aréophane s'emploiera beaucoup pour soirées. Blanc, rose, bleu, soufre, ce joli et léger tissu se produira dans toutes les nuances, dans tous les costumes. Nous avons vu de charmantes robes destinées pour bal; le crêpe aréophane était blanc, et, au-dessus du biais, était peinte, dans les plus jolies nuances, une guirlande de roses; des bouquets de roses étaient peints sur chaque manche; la ceinture à pointe ornée d'une guirlande de roses. Sur d'autres robes en couleur soufre étaient peints, au-dessus de l'ourlet, des bouquets de bluets.

— On voit quelques petites écharpes en espèce de filoché en soie, disposées de manière à produire autour du cou l'effet d'une fourrure très-légère. Celles en couleur bleue, rose, vont parfaitement à la physionomie, et ont leur place marquée entre les boas et les pélerines d'été.

— De tous les bijoux en vogue dans ce moment, rien de plus gracieux, de plus élégant, de mieux porté que les *flacons gothiques* en or, que les femmes attachent à leur ceinture au moyen d'une petite chaîne gothique; quelques-uns sont ornés de pierres précieuses, et tous seront de charmans objets d'étrennes et de cadeaux.

— Les bonnets en blonde sont d'une forme encore plus évasée que jamais. Les plus élégans sont disposés de manière à ce que le fond laisse une partie des cheveux à découvert.

— D'heure en heure on aperçoit quelques boas reparaitre dans les promenades; mais il faut encore quelques semaines avant de connaître l'influence positive de la mode sur les fourrures.

— Parmi les robes en mérinos on distingue la couleur pensée. Celles que nous avons vues, brodées en soie plate au-dessus du biais, étaient parfaitement portées; elles étaient accompagnées d'une pélerine pareille, entourée de hautes garnitures.

— Des robes en *irlandaise*, étoffe de laine d'une extrême souplesse, sont extrêmement jolies brodées en soie nuancée.

— Nous annonçons avec plaisir à nos abonnées de l'étranger et des départemens, que nous espérons leur offrir de très-jolis modèles pour les modes d'hiver. Il est passé depuis long-tems le préjugé qui faisait penser que l'on ne pouvait rien imiter de gracieux dans la province. S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry, bienveillante jusque dans ses moindres actions, nous a, dans son dernier voyage, donné une preuve authentique du talent qu'on peut trouver même à une grande distance de Paris. Nous citerons entr'autres les modes charmantes que S. A. R. s'est procurées à Toulouse, chez M<sup>me</sup> Zacharie, et qui réunissaient un goût et une élégance dignes de l'auguste tête qui devait s'en parer. Combien de tels encouragemens sont faits pour perpétuer en France le goût de la parure et le zèle des artistes!

— M<sup>lle</sup> Joséphine Maignée a, depuis le 15 de ce mois, transporté son magasin de modes, *rue St.-Honoré*, n° 314, au fond de la cour, au premier. Nous croyons inutile de recommander cet établissement; il nous suffira de rappeler à nos lectrices, que M<sup>lle</sup> J. Maignée a travaillé long-tems dans les premiers magasins de modes, particulièrement chez M<sup>mes</sup> Corot, Celiane, etc. etc. M<sup>lle</sup> Maignée se charge de toutes sortes d'envois dans les départemens et à l'étranger.

~~~~~

#### THÉÂTRE FRANÇAIS.

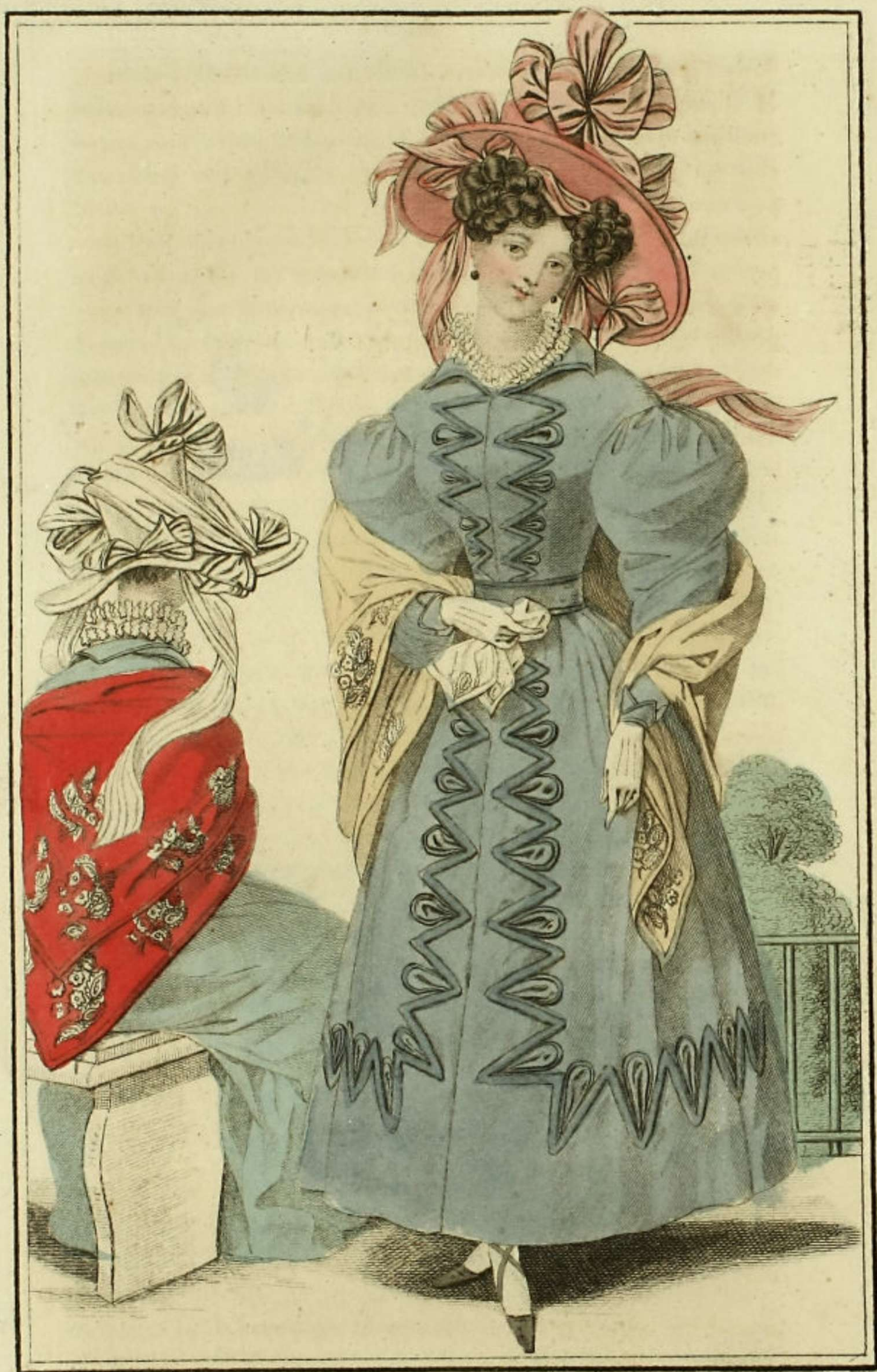
—

#### WALSTEIN.

La tragédie de *Walstein*, qui vient d'être représentée à la Comédie-Française, mérite une attention particulière par le talent qui la distingue, le soin qui a présidé à sa mise en scène et le succès éclatant qu'elle a obtenu.

Le sujet est emprunté à Schiller, qui lui-même l'avait puisé





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
*Chapeau de satin orné de rubans de gaze, Redingote de gros de Naples schal en  
cachemire Brodé en soie, Des magasins de la Belle Anglaise, rue de la Paix N.º 20.*



dans l'histoire de la guerre de trente ans. Mais l'auteur, M. Liadières, à qui notre scène doit déjà trois tragédies accueillies avec faveur au second Théâtre Français, a su enrichir cet emprunt par plusieurs situations nouvelles qui n'ont pas moins contribué au succès que les imitations du poète allemand. On sait que Walstein, général au service de l'empereur Ferdinand II, tenta de se déclarer roi de la Bohême qu'il avait conquise, et qu'un lâche assassinat put seul empêcher son usurpation de s'accomplir. Cette révolte et la mort du général sont le sujet de la tragédie nouvelle. L'exposition représente, dans une action vive et pleine de force, les mécontentemens du camp de Walstein, à l'arrivée d'un envoyé de la cour qui veut dépouiller le général d'un pouvoir que son courage a conquis. Walstein veut renoncer à son titre, abandonner le camp et punir l'empereur de son ingratitude, en le privant d'un secours dont il sentit tant de fois l'impérieux besoin. Mais sa femme arrive de la cour où les plus cruels affronts ont accueilli son entrée : le récit des humiliations qu'elle a subies enflamme de colère son époux et le décide à rompre tout lien avec un souverain qui paie ses exploits par tant de mépris. Il se déclare roi de Bohême : des soldats que les agens de la cour ont excités contre lui viennent lui demander s'il est vrai qu'il trahisse l'empereur ? C'est lui qui me trahit, répond Walstein, il veut vous dépouiller du fruit de vos exploits,

Et je me suis fait roi pour venger votre gloire.

— Mais, on dit, reprend un soldat, que tu invoques le secours des étrangers ? — Les étrangers, vous m'abandonnez donc ? — Nous ! — Eh bien, si votre secours me reste, qu'ai-je besoin de l'étranger ?

Puis-je donc préférer, ce mot doit vous convaincre,  
Les bras que j'ai vaincus aux bras qui m'ont fait vaincre ?

Cependant un des compagnons d'armes de Walstein, Bulter, avait sollicité de la cour des lettres de noblesse ; il ne savait pas encore, dit-il, qu'on préférât la noblesse au courage,

Et de vieux souvenirs à des exploits nouveaux !

Sa demande a été accueillie par un refus humiliant : il



apprend que Walstein a écrit à l'empereur contre lui, et a fait rejeter sa supplique ; il veut se venger, et forme le projet d'assassiner Walstein : déjà deux soldats ont été apostés par lui pour le frapper, lorsqu'il rencontre son général qui le croyant encore attaché à sa cause, est touché de ce dévouement. Je ne le mérite point, lui dit-il :

Et je veux te donner le droit de me haïr.

Walstein lui raconte alors qu'il s'est opposé à ce qu'on donnât des lettres de noblesse à un soldat, que son épée avait couvert d'éclat, qui eût été se perdre à la cour.

Et Bulter ennobli survivait à sa gloire.

Bulter, touché de cet aveu, révèle à son tour le complot qu'il avait formé contre Walstein, et court détourner les deux assassins ; mais, frappé par le jeune Albert, qui connaissait ses projets homicides, il ne peut sauver Walstein, qui tombe sous les coups des meurtriers.

Telle est en peu de mots l'analyse de cette tragédie, qui se distingue par un intérêt toujours soutenu, un style toujours brillant et pur, une marche rapide et éminemment dramatique. Trop souvent nos tragédies modernes n'offrent que des situations froides, développées dans des scènes languissantes, et l'ennui des spectateurs trahit le peu d'intérêt de la représentation. *Walstein* n'a point ce défaut, jamais l'attention n'est en suspens, l'action se développe avec clarté, marche avec rapidité, chaque personnage conserve son caractère et concourt à l'attrait de l'ensemble.

Nous avons déjà eu occasion de prédire les améliorations que notre scène pourrait obtenir du séjour des comédiens anglais à Paris ; la représentation de *Walstein* a justifié nos prévisions. L'auteur, par une innovation qui nous paraît heureuse, a mis en action tout le mouvement d'un camp, la marche des soldats, leurs cris tumultueux, les roulemens du tambour, en un mot tous ces faits extérieurs qui ne sont point l'action dramatique, mais qui l'animent et la vivifient. Presque tous ces mouvemens sont parfaitement exécutés : on n'a point oublié le soin qu'y apportent les Anglais et l'avantage que la représentation peut en retirer ; aussi, cette nouvelle tragédie a-t-elle une couleur, une vie qui ne se rencontrent pas ordinairement à la Comédie Française.



Les acteurs ont dignement secondé l'auteur : Joanni, dont la réputation de province semblait perdue à Paris, a joué le rôle de *Walstein* avec une noble simplicité, avec un abandon et une vigueur qui ont justifié les espérances que les amis de la tragédie avaient fondées sur lui, lors de son arrivée sur notre premier théâtre. Desmousseaux a donné une grande énergie au rôle de Bulter, et Firmin a joué celui du jeune Albert avec la chaleur et l'âme qui le distinguent si éminemment.

Nous ne doutons point que la tragédie de *Walstein* ne soutienne, dans les nombreuses représentations qu'elle doit avoir, le rang qui lui a été donné dès le premier jour où elle a été jouée, et nous souhaitons que la Comédie Française profite de cette occasion de faire voir que la tragédie n'est pas perdue en France, comme quelques critiques chagrins se plaisent à le répéter.



## MÉLANGES.

— Le *Diorama* vient de s'enrichir d'un nouveau tableau qui lui assure la foule pour l'hiver. C'est une vue de Venise peinte par M. Bouton. Le point de vue est pris du quai des Esclavons, en face du grand canal. L'extrême droite représente la prison d'état, d'où l'on communique au palais du doge par un pont en l'air nommé le *pont des soupirs*. Ce palais est l'édifice le plus important de Venise ; plus loin, sur la Piazzetta, s'élèvent deux colonnes de granit oriental : sur la seconde est placée la statue de Saint-Théodore ; et sur la première, on aperçoit le lion ailé, dit de Saint-Marc, qui fut placé sur l'esplanade des Invalides à Paris, et que le sort des armes, en 1816, ramena sur son antique piédestal. On aperçoit encore l'ancienne bibliothèque et l'hôtel de la monnaie. Les monumens de la partie gauche occupent un plan moins rapproché, et se trouvent en outre à moitié masqués par les voiles des navires qui en occupent la plus grande partie.

Ce tableau est de l'effet le plus enchanteur ; quoi de plus curieux que l'aspect d'une ville où se trouvent réunis tant de monumens remarquables ? Pour ce qui concerne l'illusion, le



talent de M. Bouton s'est montré digne de lui-même. La vue de Venise ajoute une nouvelle richesse à la collection admirable du Diorama, et avec le Mont Saint-Gothard qui reste exposé elle ne peut manquer d'exciter la plus vive curiosité.

— Demain samedi, la fête de la Toussaint faisant donner relâche à tous les théâtres, les écuyers Franconi et M. Comte donneront une représentation extraordinaire, les premiers, de leurs exercices d'équitation, et M. Comte, de ses habiles surprises de *prestidigitation*, vulgairement appelée *escamotage*.

— Le théâtre des Variétés vient de mettre en répétition *la Veille et le Lendemain*, proverbe de M. Leclerc, et *les Français en Morée*, vaudeville qui doit être représenté le 3 novembre.

— Le roi de Naples vient d'approuver le projet et les plans pour l'érection d'un monument à la mémoire du Tasse. On ne saurait trop louer ces hommages rendus aux grands hommes. La France est un des pays où ces souvenirs de la nation pour le génie ont eu le plus d'occasions de se déployer.

#### ANNONCE.

PARFUM ROYAL DE BERLIN.—Les personnes qui ont visité le nord, connaissent et apprécient cette poudre dont rien n'égale la délicieuse odeur, qui imite celle des fleurs les plus exquises. Il suffit d'en brûler une petite prise pour parfumer un appartement et comme il n'y entre ni musc ni aucune odeur attaquant les nerfs elle ne peut incommoder personne. Pour satisfaire aux demandes répétées, M. Kornmann de Berlin a établi, à Paris, des dépôts chez M. M. Raoult, Boulevard Montmartre, n° 61; Regnier, Galerie Véro-Dodat, n° 6; Malard, rue du faubourg Poissonnière, n° 4; Richard Caron, Palais-Royal, n° 179; Crépin, rue de Seine Saint-Germain, n° 67; Ecrette Labouret, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 114; Duport, Passage Choiseul, n° 48; Arrion, rue Castiglione, n° 10; Buchera, rue Saint-Honoré, n° 383; Courtois, Passage de l'ancien grand Cerf, n° 23.

On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Ce, libraires, sur le Rokin,  
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

*A ce Numéro est jointe la planche 593.*

---

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.